

# HOMÉLIE SUR CES MOTS : JE LUI RÉSISTAI EN FACE

## AVANT-PROPOS

L'homélie suivante fut prononcée par saint Chrysostome à Antioche, après la lecture de l'Épître aux Galates. Craignant que la légère division qui se montre ici entre Pierre et Paul, ces colonnes de l'Eglise, selon l'expression du saint docteur, ne jetât le trouble dans les âmes pieuses, il s'appliqua à éclaircir ce texte dans un long discours. Il exposa avec beaucoup de développements les graves inconvénients qui s'en seraient suivis, si Paul eût cherché vraiment et sérieusement querelle, devant plusieurs témoins, au Prince des apôtres. A cette occasion, il rapporta deux sentiments et les réfuta aussitôt : d'après le premier, il aurait agi, non du Prince des apôtres, mais d'un personnage homonyme, d'après le second, les observations de Paul auraient été sérieuses et non pas simulées. Après cela, il énonça sa propre opinion, à savoir que cette scène aurait été préparée et concertée à l'avance entre Pierre et Paul; en sorte qu'en vertu de ce dessein Pierre se serait séparé des Gentils pour ne pas irriter les Juifs, et que Paul lui aurait résisté en face, sans réplique de sa part, parce que l'intention de tous les deux aurait été de ne point imposer le joug de la loi aux Gentils. Du reste, le sentiment de Chrysostome, dont le premier auteur aurait été, dit-on, Origène, défendu d'abord par saint Jérôme, a été renversé par saint Augustin, qui a établi que les reproches de Paul furent sérieux et non pas simulés, par des arguments devant lesquels s'inclina plus tard saint Jérôme. Il ne manque pas cependant de docteurs qui soutiennent aujourd'hui, soit l'opinion d'après laquelle il s'agirait d'un autre personnage que Pierre l'apôtre, soit l'opinion défendue par saint Chrysostome.

## HOMÉLIE

La précédente assemblée ayant eu lieu sous la présidence de l'évêque dans la nouvelle église, l'orateur prononça ce discours dans l'ancienne église sur le texte de l'Apôtre : «Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face,» et il montra dans ce fait, au lieu d'une division, le résultat d'un concert préalable.

1. J'ai été éloigné un jour de vous, et j'en ai été triste et peiné, comme si j'eusse passé loin de vous une année entière. Que cela soit la vérité, vous le savez par ce que vous avez éprouvé vous-mêmes. De même qu'un enfant à la mamelle, arraché au sein maternel, en quelque endroit qu'on le transporte, se tourne sans cesse de côté et d'autre, cherchant sa mère, ainsi moi-même, éloigné du sein maternel, je portais fréquemment mes regards autour de moi, cherchant partout votre sainte assemblée. Au surplus, je trouvais un dédommagement raisonnable en ce que cette condition était l'effet de mon obéissance à notre tendre Père, et le prix de cette obéissance adoucissait l'amertume de la séparation. C'est là pour moi le plus éclatant des diadèmes, la plus glorieuse des couronnes, de suivre en tout lieu l'auteur de notre vie spirituelle. C'est là mon honneur, c'est là ma sécurité : mon honneur, car telle est la part qu'il me fait et l'amour dont il m'environne, qu'il ne consent jamais à paraître sans être accompagné de son enfant; ma sécurité, car, étant présent, étant témoin de nos combats, il nous prête toujours l'assistance de ses prières.

Si la main du nautonier, le gouvernail, le souffle du zéphyr, conduisent sûrement le navire au port, la bienveillance de ce père, sa charité, le secours de ses prières, mieux que n'importe quel zéphyr et quel gouvernail, dirigent notre parole. En outre, ce qui me consolait, c'était la table opulente dont vous jouissiez alors, et la générosité somptueuse de l'hôte qui vous était donné. Et cela, nous ne le savons pas seulement par oui-dire, mais par notre propre expérience. Certaines personnes nous ont rapporté ce qui avait été dit, et le peu que nous avons entendu nous a permis de reconstituer le festin tout entier. J'ai donc loué cet hôte, j'ai admiré sa munificence et sa richesse; mais je vous ai félicités aussi de votre bienveillance et du soin avec lequel vous vous appliquez à retenir ce qui vous est enseigné, de façon à le transmettre aux autres. C'est pourquoi, nous aussi, nous adressons volontiers la parole à votre charité. Quiconque répand ici sa semence, ne la jette pas le long du chemin, ne la verse pas au milieu des épines, et ne sème pas sur la pierre. Votre champ est une terre grasse et fertile qui reçoit dans son sein toutes les semences pour les multiplier. Cependant, si jamais vous avez témoigné de l'empressement et du zèle à m'écouter, et vous ne me l'avez jamais refusé, je vous demanderai la même faveur aujourd'hui. Nous n'avons pas à traiter un sujet ordinaire, mais un sujet des plus importants; il me faut donc des yeux dont le regard embrasse au loin l'horizon, un esprit attentif, une pensée active, une attention soutenue, une âme éveillée et vigilante. Vous avez tous entendu le texte de l'Apôtre; et quiconque a considéré ce passage avec attention, a compris que de rudes combats et de pénibles sueurs seront notre partage aujourd'hui. «Lorsque Pierre fut venu à Antioche, dit l'Apôtre, je lui résistai en face.» (Gal 2,11)

2. Le trouble se serait-il emparé de votre esprit, en entendant parler de la résistance que Paul a opposée à Pierre, de ce choc et de cette collision entre ces deux colonnes de l'Eglise ? Car ce sont là vraiment des colonnes qui soutiennent et supportent la voûte de la foi, des colonnes, des bastions, les yeux du corps de l'Eglise la source des grâces, des trésors j ce sont des ports; quelque terme enfin qu'on emploie, on ne sera jamais à la hauteur de leur dignité j plus on insistera sur leurs louanges, plus notre tâche sera difficile. Réveillez donc votre attention : nous avons à défendre nos pères et à repousser les accusations portées contre eux par les païens et les ennemis de la foi. «Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible.» Paul indique ensuite ce qui le rendait répréhensible. «Avant l'arrivée de quelques fidèles envoyés par Jacques, il mangeait avec les Gentils; mais après leur arrivée, il se retira et se sépara des Gentils, par crainte de ceux qui étaient circoncis. Les autres Juifs consentirent à cette dissimulation, au point que Barnabé fut entraîné avec eux. Quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Pierre devant tous ...» Plus haut il a dit : «Je lui résistai en face;» ici, «devant tous.» Remarquez cette expression «devant tous.» – «Si vous, qui êtes Juifs, vivez comme les Gentils, et non pas comme les Juifs, pourquoi contraignez-vous les Gentils à judaïser ?» (Gal

2,11-14) Peut-être avez-vous approuvé hautement la hardiesse de Paul, qui, sans ménagement pour la dignité du personnage, défend la vérité de l'Evangile et ne rougit pas à cause des fidèles présents ? – Mais si c'est là une chose glorieuse pour Paul, elle est honteuse pour nous. – Comment cela, si Paul a rempli son devoir ? – Mais Pierre ne l'a pas rempli puisqu'il ne marchait pas droit. Quel avantage en retirerai-je, si l'un des coursiers qui mènent le char ne marche pas comme il faudrait ? Ce n'est point à Paul, mais aux païens que j'ai maintenant affaire. C'est pourquoi je vous prie de soutenir votre attention. J'aggrave l'accusation, je la rends plus redoutable, afin d'exciter votre zèle. Quand on est dans l'arène, on se tient sur ses gardes; quand on craint pour un père, on est attentif; quand on entend une accusation, on désire entendre la défense. Ainsi, quoique je commence par aggraver l'accusation, ne croyez pas que j'exprime mes propres sentiments. Si je creuse votre âme, si j'ouvre profondément votre esprit, c'est afin d'y déposer profondément ces pensées, de telle sorte que vous les conserviez invariablement. D'ailleurs ce que nous allons dire est à la louange de votre cité : elle fut témoin de l'épreuve, témoin du combat, ou du moins de ce qui passait pour un combat, et qui devait être plus utile que la paix la plus précieuse; car nos membres sont unis moins étroitement les uns aux autres par les nerfs qui les sillonnent, que les apôtres n'étaient unis ensemble par les liens de la charité.

3. Vous avez loué Paul, n'est-ce pas ? Eh bien, écoutez comment ce langage se retourne contre Paul, si nous ne découvrons pas une explication secrète. – Que dites-vous, ô Paul ? vous reprenez Pierre parce que vous avez vu qu'il ne marche pas droit selon la vérité de l'Evangile; mais pourquoi *en face* ? pourquoi *devant tous* ? N'auriez-vous pas dû l'admonester sans témoins ? Et pourquoi rendre ce jugement public, et porter l'accusation en présence de témoins nombreux ? Tout le monde ne va-t-il pas dire que vous obéissez à la haine, à l'envie, à la jalousie, à l'esprit de dispute ? N'est-ce pas vous qui avez dit : «Je suis devenu faible avec les faibles ?» (I Cor 9,22) Que signifient ces mots, *faible avec les faibles* ? Plein de condescendance et de discrétion pour leurs blessures, et prenant bien garde qu'ils ne tombent dans l'effronterie. Et vous qui portez à ce point la sollicitude et la charité envers vos disciples, vous seriez sans ménagement envers votre compagnon d'apostolat ! Ne connaissez-vous donc pas la parole du Christ : «Lorsque votre frère aura péché, allez, reprenez-le entre lui seul et vous ?» (Mt 18,15) Mais vous, c'est en public que vous le reprenez. Et vous vous glorifiez de cette conduite ! «Lorsque Pierre fut venu à Antioche, dites-vous, je lui résistai en face.» Et non seulement vous le reprenez publiquement, mais de plus vous gravez dans vos lettres comme sur une colonne, ce combat, et vous en fendez le souvenir éternel, en sorte que, non seulement les spectateurs de cette scène, mais tous les habitants de la terre entière en sont instruits par votre épître. Est-ce ainsi qu'en ont agi avec vous les apôtres à Jérusalem, lorsque vous y allâtes, au bout de quatorze ans, leur exposer votre évangile ? N'écrivez-vous pas : «Quatorze ans après je montai à Jérusalem, et je leur exposai mon évangile et j'en conférai en particulier avec ceux qui paraissaient être quelque chose ?» (Gal 2,1-2) Eh quoi ! quand vous voulûtes conférer avec eux en particulier, est-ce qu'ils s'y opposèrent et vous traduisirent en public, pour vous exposer à tous les regards ? Vous ne sauriez le dire. Ainsi donc vous conférez en particulier, et nul ne s'y oppose, et vous flagellez publiquement un apôtre ! Et encore, si c'était là l'unique occasion où vous avez éprouvé leur bienveillance; mais lorsque les Juifs étaient si nombreux, ne vous ont-ils pas traité avec la même mesure ? ne vous dirent-ils point, vous prenant en particulier : «Vous voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs se sont rassemblés, tous sont zélés pour la loi, et ils ont oui dire de vous que vous enseignez d'abandonner la loi. Que faire donc ? Suivez notre conseil : nous avons parmi nous des hommes qui ont fait un vœu, prenez-les avec vous, rasez-vous avec eux, purifiez-vous avec eux, afin qu'ils soient convaincus de la fausseté des bruits répandus sur votre compte.» (Ac 21,20-24) Voyez-vous les ménagements qu'ils ont pour votre réputation, comment ils vous cachent sous le masque de ce prétexte, et se servent de ce sacrifice et de ces purifications pour ne pas vous découvrir ? Pourquoi donc ne montreriez-vous pas, vous aussi, cette même sollicitude ?

4. S'il s'agissait ici d'une lutte et d'une division véritables, il y aurait lieu à ces récriminations, mais ce n'est point une vraie lutte, c'est une lutte apparente, qui fait ressortir l'admirable sagesse de Pierre et de Paul et leur affection mutuelle. Néanmoins écoutons cette accusation apparente. «Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face.» Et pourquoi ? «Parce qu'il était répréhensible.» A quel propos était-il répréhensible ? «Avant l'arrivée de quelques fidèles envoyés par Jacques, il mangeait avec les Gentils; après leur arrivée il se retira et se sépara d'eux par crainte de ceux qui étaient circoncis.» Que dites-vous là ? Quoi ! Pierre serait lâche et pusillanime ! et n'a-t-il point été appelé Pierre à cause de son

immutabilité dans la foi ? Que faites-vous, ô homme ? Respectez le nom donné par le Maître au disciple. Pierre lâche et pusillanime ! Et qui supporterait un pareil langage ? Ce n'est pas Jérusalem qui le confirmerait, ni ce premier théâtre, ni cette église dans laquelle il s'élança le premier et fit retentir ces bienheureux accents : «Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité après l'avoir délivré des douleurs de la mort. - Pour David, il n'est pas monté dans les cieux, c'est lui qui dit : le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds.» (Ac 2,24-34,35) Il serait donc, à votre avis, lâche et pusillanime cet homme qui, malgré les périls et les menaces suspendus sur sa tête, aborde avec une pareille hardiesse ces chiens repus de sang, encore bouillant de fureur et respirant le carnage, et qui leur dit que celui qu'ils ont crucifié est ressuscité, qu'il est dans les cieux, qu'il est assis à la droite du Père et qu'il accablera ses ennemis de maux ? Mais, en le voyant ouvrir la bouche, agiter les lèvres, se tenir debout et comparaître seul au milieu des bourreaux du Sauveur, n'êtes-vous pas saisi plutôt de l'admiration la plus vive ? Quel langage, quelle pensée seraient à la hauteur de la hardiesse et de la magnanimité déployées par l'Apôtre en ce jour ? Aucune assurément. Si, avant la croix, les Juifs étaient convenus que quiconque déclarerait Jésus, le Christ, serait chassé de la synagogue, en entendant, après la croix et le sépulcre, cet homme, non seulement le déclarer Christ, mais encore prêcher avec un courage admirable tout le mystère de la rédemption, comment ne l'ont-ils pas mis en pièces, comment n'ont-ils point dispersé les membres de celui qui le premier de tous osait braver leur fureur ?

5. Car ce qu'il y a de vraiment grand, ce n'est point qu'il ait confessé le Christ, mais qu'avant tous les autres il l'ait hardiment confessé, quand les Juifs étaient encore pleins de rage et fiers de leur déicide. De même que, dans la guerre, dans un combat, en présence d'une phalange rangée en bataille, celui qui s'élança avant tous les autres et brisa le front de la phalange attire surtout notre admiration, non seulement par son courage, mais parce qu'à lui revient l'honneur de toutes les actions d'éclat accomplies par ses camarades, auxquels il a ouvert la voie et donné l'exemple, ainsi devons-nous juger de Pierre, qui le premier s'élança, brisa le front de la phalange des Juifs, et par sa longue harangue ouvrit le chemin aux autres apôtres. Que Jean ensuite, que Jacques, que Paul, que les autres apôtres accomplissent quelque chose de grand, Pierre remporte sur eux tous en ce qu'il leur a frayé le chemin par sa hardiesse, qu'il leur a ouvert la route comme à un fleuve dont les flots rouleraient avec impétuosité, leur a permis de prendre un large cours, d'entraîner tout sur leur passage, et d'arroser sans relâche les âmes qui les écoutaient avec docilité.

Et cela, Pierre ne l'a-t-il été qu'après la croix ? Avant la croix n'était-il pas le plus ardent de tous, n'était-il pas la bouche des apôtres ? lorsqu'ils gardaient le silence, ne prenait-il pas, lui, la parole ? - «Que disent les hommes du Fils de l'homme, demande le Christ ?» (Mt 16,13) Or les uns disaient qu'il était Elie, les autres qu'il était Jérémie, d'autres un des prophètes. «Et vous que dites-vous de moi ?» Alors Pierre prenant la parole dit : «Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant.» (Ibid., 16) Vous, avait dit le Sauveur; et Pierre répond pour le corps entier : on le voit, il est la langue des apôtres, il prend la parole à leur place. N'a-t-il été tel qu'en cette circonstance, et ailleurs montre-t-il une moindre ardeur ? Nullement; partout et toujours, il déploie la même vivacité. Le Christ ayant dit : «Ils livreront le Fils de l'homme, ils le frapperont de verges et ils le crucifieront;» Pierre s'écrie : «Pardonnez-moi, Seigneur; mais cela ne sera pas.» (Mc 10,33-34; Mt 16,21) Nous n'avons pas ici à rechercher l'inconséquence de cette réponse, mais l'amour ardent et sincère qui en fut le principe. Le Sauveur, une autre fois, gravit la montagne et est transfiguré; Elie et Moïse apparaissent s'entretenant ensemble, et Pierre de s'écrier encore : «Si vous le voulez, faisons ici trois tentes.» (Mt 17,4)

6. Voyez à quel point il aimait son Maître, et de plus considérez son zèle et sa discrétion. Le silence lui ayant été précédemment imposé pour avoir répondu inconsidérément, il s'en remet ici à la volonté du Maître, *si vous voulez*, lui dit-il. Peut-être, semble-t-il dire, que maintenant aussi entraîné par mon amour, je parlerais inconsidérément. - Pour éviter le même reproche, il ajoute : «Si vous voulez.» Quand vint cette cène redoutable et sainte, Jésus disant : «L'un de vous me trahira,» (Mt 26,21) Pierre n'osa pas, à cause de ce même reproche, interroger son Maître; d'autre part, son amour ne lui permettait pas de garder le silence : il était désireux de s'instruire, et il ne voulait pas néanmoins paraître indiscret et inconsidéré. Comment parvint-il à se satisfaire, tout en se préservant de tout reproche ? Si le désir qu'il éprouvait de s'instruire montrait la vivacité de son affection, le soin de ne pas le faire par soi-même et de mettre en avant un autre apôtre, déclarait sa piété et sa discrétion parfaites. - Me voici, dit-il, dans l'embarras des deux côtés : on parle de la trahison du Maître, grand est le péril; de part et d'autre je vois le précipice. Si je garde le silence, l'anxiété dévore mon âme; si j'ouvre la bouche, j'ai à craindre quelque nouveau reproche. - C'est pourquoi il choisit une

route intermédiaire, et lui qui en toute circonstance devançait les autres disciples, recourut alors au crédit de Jean pour éclaircir le mot du Sauveur; car il ne respirait, il n'avait sans cesse dans l'esprit que son Maître : aussi affronta-t-il la captivité et la mort sous toutes leurs faces, et méprisa-t-il la vie présente. Battu de verges pour le Christ, et les reins déchirés de coups, il disait aux auteurs de son supplice : «Nous ne pouvons ne pas dire ce que nous avons vu et entendu.» (Ac 4,20) Voyez-vous ce caractère indomptable ? voyez-vous cette hardiesse sans bornes ? voyez-vous cette âme remplie d'un amour et d'un dévouement célestes ? Comment osez-vous dire que, par crainte des circoncis, il s'est éloigné et séparé des Gentils ? Il serait facile de dire sur Pierre bien des choses propres à manifester son ardeur, son courage, son amour pour le Christ; mais, pour ne pas prolonger intempestivement ce discours, qu'il suffise de ce qui précède, d'autant plus que nous n'avons pas aujourd'hui à faire son éloge, mais à résoudre la question proposée et à la mener à bonne fin.

7. Considérez d'un autre côté l'in vraisemblance de cette accusation. Au commencement, quand il disait : «Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité, l'affranchissant des douleurs de la mort,» (Ac 2,24) il était au milieu de ses ennemis qui respiraient encore le meurtre, encore enflammés de haine, encore désireux de mettre les disciples en pièces. Leur passion était encore dans toute sa fureur, et la colère remplissait leur âme. Mais à l'époque où Paul écrivait ces mots, il y avait dix-sept ans que l'on prêchait l'Evangile. En effet, après avoir dit : «Trois ans après, je montai à Jérusalem,» il ajoute : «Au bout de quatorze ans, je montai à Jérusalem,» (Gal 1,18; 2,1) Quoi donc ! celui qui dès le commencement de la prédication évangélique n'aurait point connu la crainte, la connaîtrait si longtemps après ? Celui qui n'aurait point été intimidé à Jérusalem, l'aurait été à Antioche ? Celui qui, environné d'ennemis, n'aurait point sourcillé, quand il n'y aurait eu aucun ennemi, mais seulement des fidèles et des disciples, aurait été saisi d'angoisse et de crainte, et n'aurait point marché droit ? Serait-il vraiment raisonnable de croire qu'en présence d'un bûcher, dont les flammes s'élèveraient ardentes vers le ciel, on l'eût hardiment bravé; tandis que, le même bûcher éteint et réduit en cendres, on l'eût regardé en tremblant de frayeur ? Supposez Pierre lâche et pusillanime, c'est dès le commencement de la prédication évangélique, dans la capitale des Juifs, où étaient tous ses ennemis, qu'il eût ressenti de l'effroi, et non longtemps après dans la plus chrétienne des cités, au milieu de ses coreligionnaires et amis.

Ainsi, ni le temps, ni le lieu, ni le caractère des personnes, ne nous permettent d'accepter en ce sens le texte de l'Apôtre, et de taxer Pierre de pusillanimité. Approuvez-vous notre langage ? Au commencement, vous admiriez Paul et vous étiez frappés de sa hardiesse. Et voilà que l'accusation a été renversée.

De même pourtant, comme je le disais tout-à-l'heure, que je ne trouve aucun avantage dans les belles actions de Paul, si l'on établit que Pierre a mal agi, ces accusations et cette honte rejaillissant sur nous, du moment où la culpabilité retombe sur l'un ou sur l'autre; de même il ne me servira de rien, dirai-je encore, si Pierre, justifié de toute accusation, Paul nous apparaissait dirigeant contre son compagnon d'apostolat une accusation téméraire et inconsidérée. Justifions donc sur ce point l'Apôtre. Et quoi ! ce que Pierre était, Paul ne l'était-il pas ? Et quel cœur plus dévoué que celui de Paul, qui tous les jours endurait la mort pour le Christ ? Mais nous n'avons point à nous occuper de leur courage; quel rapport y aurait-il avec la question proposée ? Il s'agit de savoir si Paul nourrissait envers Pierre des sentiments de haine, et si cette lutte avait pour principe l'esprit de contention ou la vaine gloire. On ne saurait répondre affirmativement; bien loin de là; car Paul était le serviteur de Pierre, du coryphée de ces saints personnages; Paul était de plus le serviteur de tous les apôtres sans exception, lui qui, l'emportant sur eux tous par ses labeurs, s'estimait néanmoins le dernier de tous. «Pour moi, disait-il, je suis le plus petit des apôtres et je n'en mérite pas même le nom.» (I Cor 15,9) Non seulement il l'est des apôtres, mais de tous les saints sans exception. «A moi, dit-il, le plus petit de tous les saints, a été donnée cette grâce.» (Ep 3,8)

8. Quelle humilité ! voyez-le se placer au dernier rang de tous les saints, et non plus au dernier rang des apôtres. Or, celui qui jugeait ainsi tous ses frères savait bien la prééminence à laquelle Pierre avait droit; il l'honorait plus que tous les autres hommes, il avait pour lui les sentiments que Pierre méritait. Et en voici la preuve : la terre entière avait les yeux fixés sur Paul; le soin de toutes les Eglises de l'univers était la préoccupation de son âme. Tous les jours mille affaires obsédaient son esprit, de tout côté l'assaillaient les sollicitudes : gouverner, redresser, conseiller, exhorter, enseigner, administrer, et une infinité d'autres soins, telle était sa tâche quotidienne; et voilà que, laissant tout cela, il vient à Jérusalem, et il n'a d'autre raison d'entreprendre ce voyage que le désir de voir Pierre. «Je montai à Jérusalem pour voir Pierre;» (Gal 1,18) dit-il; tant il l'honorait et le mettait au-dessus de tous ! Mais, après l'avoir

vu, se retira-t-il sur-le-champ ? Non certes, il passa auprès de lui quinze jours. Si un général vaillant et habile, au fort de la guerre, les armées rangées en bataille, le combat engagé, quand mille soins le sollicitent de toute part, abandonnait le combat pour aller voir un ami, exigeriez-vous, je vous le demande, une plus forte preuve de sa bienveillance pour cet homme ? Quant à moi, je ne le pense pas. Eh bien, raisonnez de même au sujet de Pierre et de Paul. Car alors aussi, une guerre terrible s'était élevée, les armées étaient en bataille, on combattait non contre des hommes, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les gouverneurs de ce monde et de ce siècle de ténèbres; et l'on combattait pour le salut des hommes; or tel est le respect de Paul pour Pierre, que dans une conjoncture aussi pressante, il accourt à Jérusalem pour le voir, et ne s'en retourne qu'après être resté quinze jours auprès de lui. Vous connaissez le courage de Pierre; apprenez la déférence de Paul, et pour les autres apôtres, et surtout pour Pierre lui-même. Il est temps cependant de résoudre la question qui nous occupe. Si Paul chérissait Pierre à ce point, si Pierre n'était ni lâche ni pusillanime, s'il n'y avait entre eux aucune division et aucune dispute partant du cœur, que signifie ce que l'on nous a dit, et quelle est la raison de cet ordre de faits ?

9. Appliquez-vous ici, ranimez votre attention, écoutez de toutes vos forces, pour bien comprendre l'explication qui va vous être donnée. Il ne serait pas raisonnable, tandis que je supporte en cette tâche tant de fatigue, que vous, dont les regards doivent sans peine aucune considérer le trésor découvert, négligiez par votre torpeur un bénéfice si considérable. Mais il nous faut reprendre le discours d'un peu plus haut, afin de répandre sur notre explication plus de clarté. Lorsque Jésus fut monté dans les cieux, après avoir accompli notre salut, il laissa à ses apôtres la parole de la doctrine, selon ce mot de Paul : «Il a mis en nous la parole de la réconciliation; nous remplissons le rôle d'ambassadeurs pour le Christ, et c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche à la place du Christ.» (II Cor 5,19-20) Or, quand les apôtres prêchaient l'Evangile sur toute la terre, il n'y avait aucune hérésie, deux croyances se partageaient le genre humain tout entier, l'une saine et l'autre corrompue. Tous les habitants de la terre étaient ou Juifs ou Gentils. Il n'y avait encore ni de Manichéens, ni de Marcionites, ni de Valentinien, ni d'autres hérétiques, car à quoi bon énumérer toutes les hérésies ? A près le bon grain seulement a été semée l'ivraie, le germe corrupteur de l'hérésie. Les Juifs furent confiés par le Christ à Pierre; les Gentils à Paul. Ce que je ne dis pas de moi-même, mais d'après Paul, dont voici les paroles : «Celui qui confia à Pierre l'apostolat de la circoncision, m'a confié à moi-même l'apostolat des Gentils;» (Gal 2,8) il désigne sous le nom de circoncision la nation juive. Et où en est la preuve ? Dans ce qui suit; après avoir dit : «Celui qui a confié à Pierre l'apostolat de la circoncision,» il ajoute, en effet : «m'a confié à moi-même l'apostolat des Gentils.» Preuve que la circoncision est opposée ici aux Gentils. Or, ce qui est l'opposé des Gentils, ce n'est pas la circoncision, mais les Juifs que la circoncision désigne; comme si Paul eût dit : Celui qui a confié à Pierre l'apostolat des Juifs, m'a confié à moi-même l'apostolat des Gentils. Tel un monarque sage et habile à distinguer les serviteurs utiles, confie à l'un le commandement de sa cavalerie, à l'autre celui de son infanterie. Ainsi le Christ, après avoir divisé son armée en deux parts, confie les Juifs à Pierre, et les Gentils à Paul. Encore que les troupes soient différentes, l'empereur est unique. Si la différence de la cavalerie et de l'infanterie est fondée sur les armes, et non sur la nature des soldats, de même ici toute la différence dépend d'un léger signe de la chair, et non d'une diversité de substance.

10. Je disais donc que les deux apôtres avaient été mis à la tête de ces deux armées; si je ne devais pas trop prolonger le discours et si vous n'étiez pas fatigués, je vous dirais la raison pour laquelle l'un a été chargé des Juifs, et l'autre des Gentils. Du reste, c'est un point digne d'examen que celui de savoir pourquoi Paul, qui avait été si bien instruit des lois de ses pères, qui avait demeuré longtemps aux pieds de Gamaliel, qui avait observé d'une manière irréprochable la justice légale, est chargé, non des Juifs, mais des Gentils; tandis que le pêcheur, l'homme illettré, Pierre, qui ne savait rien de ces lois, est chargé de l'apostolat des Juifs. Le texte qui nous occupe nous facilitera la solution de la question, si nous parvenons à l'interpréter exactement. On ne saurait dire que le Sauveur, voyant Paul hésiter, se récuser et fuir l'apostolat de son peuple, n'a pas voulu l'y contraindre et lui faire violence; c'est tout le contraire qui arriva. Loin de fuir l'apostolat des Juifs, Paul fut le premier à se présenter, et, lorsque le Christ lui ordonna d'aller vers les Gentils, l'Apôtre lui demanda lui-même de lui remettre entre les mains le soin des Juifs; quoiqu'il eût souffert de leur part mille maux, il ne cessa de prier pour ses frères, après avoir été chargé d'instruire les Gentils; aussi disait-il, tantôt : «J'eusse voulu être anathème pour mes frères, pour ceux qui sont mes proches selon la chair;» (Rom 9,3) tantôt : «Mes frères, mon désir et mes supplications auprès de Dieu ont pour objet leur salut.» (Rom 10,1)

Pourquoi donc, alors que Paul voulait et désirait éclairer les Juifs, le Sauveur n'a-t-il pas permis qu'il leur prêchât l'Évangile, et l'a-t-il envoyé comme docteur aux Gentils ? Écoutons le Christ lui-même parler, et Paul nous redire sa parole. «Il arriva, comme je priais, que j'eus un ravissement d'esprit, et je vis le Christ qui me disait : Hâte-toi et sors promptement, car ils ne recevront pas ton témoignage sur moi.» (Ac 22,17-18) Il indique la cause de son éloignement : Ils te prendront, lui dit-il, en haine et en aversion; et voilà pourquoi ils ne supporteront pas tes enseignements. Et pourtant cela même eût dû suffire pour établir les droits de ce maître à leur confiance, et leur persuader que sa conversion n'était point l'œuvre des hommes. Jamais un homme n'eût été capable de changer, au plus fort de sa fureur, ce Paul, hors de lui comme il l'était, bouillant de colère, respirant le carnage, refusant de croire au Christ, qui avait accompli tant de prodiges, et à ses apôtres qui ressuscitaient les morts; personne n'eût pu l'entraîner à déployer pour la confession du Christ, ce même zèle qu'il déployait contre l'Évangile, et un zèle encore plus ardent. Évidemment il a fallu une puissance divine pour opérer cette transformation et ce changement.

11. Et c'est là ce que Paul, désireux d'annoncer l'évangile aux Juifs, représentait à Jésus en ces termes : «Seigneur ils savent que je mettais en prison et faisais flageller ceux qui croyaient en votre nom; que, lorsqu'on répandait le sang d'Étienne, votre martyr, je consentais à sa mort.» (Ac 22,19-20) Cette fureur excessive prouve que le changement survenu soudain, a eu son principe non du côté des hommes, mais en haut et dans les cieux. Que répond le Christ ? «Va, car je t'enverrai au loin vers les Gentils.» (Ibid., 22,21) Est-ce que cela ne suffit pas, reprend Paul, pour démontrer aux esprits les plus grossiers, que cette doctrine n'est point une doctrine humaine, que ces événements dépassent la nature de l'homme, et que Dieu est vraiment l'auteur de ce changement et de cette transformation ? – Oui, cela suffit, ô bienheureux Paul, si vous examinez les choses en elles-mêmes; mais les Juifs sont les plus considérés des hommes : loin d'envisager la nature des choses, loin d'examiner ce qui est convenable, nécessaire ou raisonnable, ils n'ont en vue qu'une chose, satisfaire leur passion pour la dispute. Vous regardez, vous, l'enchaînement des choses, Dieu pénètre les secrets de leurs cœurs, et c'est pour cela qu'il vous dit : «Va, je t'enverrai au loin vers les Gentils,» afin que l'éloignement tempère la haine des vôtres. Voilà pourquoi Paul, écrivant aux autres peuples, met son nom en tête de ses Épîtres; tandis qu'écrivant aux Hébreux, il n'a garde de le faire, et sans exprimer qui il est, à qui il s'adresse, il commence brusquement en ces termes : «Dieu a parlé autrefois à nos pères de bien des manières.» (Heb 1,1) Là se montre la sagesse de Paul : de peur que leur haine ne s'étendit à ses écrits, il se couvre en quelque sorte d'un masque en faisant disparaître son nom, et il leur applique ainsi, sans en être connu, le remède de ses conseils. Car, lorsque nous sommes indisposés envers quelqu'un, quelque saines que soient ses paroles, nous sommes loin de les accueillir avec ferveur et avec plaisir. C'est pour que cela ne se présentât pas que l'Apôtre fit disparaître son nom de l'Épître, de façon à ce qu'aucun obstacle ne vint de ce côté neutraliser ses enseignements. Non seulement, en effet, les Juifs incrédules, mais les Juifs fidèles eux-mêmes, poursuivaient Paul de leur aversion et de leur haine; écoutez encore ce que lui dirent Jacques et les autres apôtres quand il vint à Jérusalem : «Vous voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs se sont réunis; tous sont observateurs de la loi, et ils ont entendu dire de vous que vous prêchiez l'anéantissement de la loi.» (Ac 21,20-21) Aussi, était-il de leur part l'objet d'une haine et d'une aversion extrêmes.

12. C'est pour la même raison qu'il fut éloigné de l'apostolat des Juifs, qu'il fut chargé de celui des Gentils. Investi de cet apostolat, il suivit, pour conduire les Gentils à la foi, une route différente de celle de Pierre, et quand je dis différente, ne supposez pas qu'il y eût diversité dans leur doctrine; car l'un et l'autre prêchaient aux Juifs et aux Gentils les mêmes vérités, par exemple que le Christ est Dieu, qu'il a été crucifié et enseveli, qu'il est ressuscité, qu'il est assis à la droite du Père, qu'il viendra juger les vivants et les morts, et les autres articles prêchés également par Paul et par Pierre. Sur quoi donc portait cette différence ? Sur le choix des aliments, sur la circoncision et autres coutumes judaïques. Pierre n'osait pas déclarer ouvertement et catégoriquement à ses disciples, qu'il fallait s'en abstenir complètement. Il craignait qu'en voulant trop tôt extirper ces usages, il n'arrachât en même temps la foi nouvelle; l'intelligence des Juifs ne lui semblait pas encore capable, à cause des idées qu'ils avaient longtemps conservées sur la loi, de comprendre ce langage. Voilà pourquoi le bienheureux Pierre les laissait judaïser. Et de même qu'un habile cultivateur, ayant planté à côté d'un vieil arbre un arbre tout jeune, n'ose pas et ne laisse pas arracher le vieil arbre, de peur qu'en arrachant ses racines on n'entraîne le jeune plant; qu'il attend que les racines de ce dernier aient poussé profondément et aient pénétré bien avant dans le sein de la terre, avant d'arracher l'autre arbre en toute sécurité et sans rien redouter pour le plus tendre : de même

le bienheureux Pierre attendait que la foi récemment plantée dans les âmes de ses disciples, y fût consolidée et y eût pris racine, afin d'en arracher sans crainte aucune les antiques opinions judaïques. Il n'en était pas ainsi de Paul; il était affranchi de toute exigence de ce genre, prêchant aux Gentils, qui n'avaient jamais été soumis à la loi et n'avaient jamais entendu parler des observances judaïques. Qu'ils n'aient point agi de la sorte par suite d'une opposition mutuelle, mais par condescendance pour la faiblesse de leurs disciples, cela résulte de ce que Paul permet les mêmes choses que Pierre, et que non seulement il les permet, mais de plus qu'il les observe lui-même; et de ce que Pierre à son tour, sanctionne la même liberté que Paul prêche à tous les Gentils. Et ces deux points, où les a-t-on vus réalisés ? A Jérusalem même. Paul se rase, sacrifie, accomplit la purification, lui, le docteur des Gentils; et cela, parce que la circonstance l'exigeait, et qu'il y avait un grand nombre de Juifs. «Vous voyez, lui disait-on, mon frère, combien de milliers de Juifs sont rassemblés ; et ils ont entendu dire de vous que vous prêchiez l'éloignement de la loi.» (Ac 21,20-21)

13. Voilà donc Paul obligé, par condescendance, de judaïser; mais il obéissait en cela à la prudence et non à ses convictions. A son tour, Pierre, le docteur des Juifs, qui souffre partout la circoncision et les observances judaïques, à cause de la faiblesse de ses disciples, voyant le temps venu où il était affranchi de cette exigence et où il n'était pas prudent pour lui de pousser la condescendance plus loin, parce que le temps des dogmes et des lois était venu, s'exprime en ces termes. Des envoyés de Paul et de Barnabé étaient arrivés d'Antioche pour savoir à quoi s'en tenir sur ces points, une grave discussion ayant éclaté, Pierre se levant, dit : «Vous savez, mes frères, qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi parmi vous, pour que les Gentils entendissent par ma bouche la parole de l'Evangile et qu'ils crussent.» Après quelques autres préliminaires, il ajouta : «Pourquoi donc tentez-vous Dieu en imposant aux Gentils un joug que ni nos pères, ni nous, n'avons pu porter ? Mais nous espérons être sauvés aussi bien qu'eux, par la foi au Christ Jésus.» (Ac 15,7-11) Vous l'avez vu, lorsque c'était le temps de l'indulgence, Paul judaïsait; lorsque ce temps fut passé et qu'il fallait préciser le dogme et la loi, Pierre s'affranchit de toute condescendance et présenta une doctrine pure et sans équivoque. Et tandis qu'il parlait de la sorte, Paul était présent, et il entendait, et il porta en tout lieu la lettre qui lui fut donnée, et l'on ne saurait dire qu'il ait ignoré le sentiment du prince des apôtres. Pourquoi donc maintenant lui adresse-t-il ces reproches, et dit-il qu'il a craint ceux de la circoncision ?

14. Pour bien saisir la suite de ces choses, je les reprendrai d'un peu plus haut. Mais soyez attentifs, je vous en supplie, car nous voici arrivés au plus profond de la question. Jacques, le frère du Seigneur, gouvernait alors l'Eglise de Jérusalem, et était à la tête de tous les Juifs qui avaient cru. Or, il arriva qu'il y eut à Antioche des Juifs qui, après avoir cru au Christ, parce qu'ils étaient éloignés de Jérusalem, qu'ils voyaient bien des Gentils, également convertis, vivre en sécurité en dehors des observances judaïques, furent entraînés eux-mêmes insensiblement et peu à peu à renoncer aux coutumes de leurs pères, et à conserver dans toute sa pureté et son intégrité la doctrine de la foi. Pierre y étant venu, et ayant vu qu'il n'était besoin d'aucune condescendance, se mit désormais à vivre comme les Gentils. Ce que Paul appelait vivre comme des Gentils, c'était vivre en dehors des observances judaïques et sans garder aucune des prescriptions légales, par exemple, la circoncision, le sabbat et autres choses semblables. Pierre vivait donc ainsi lorsque vinrent quelques Juifs de l'Eglise de Jacques, c'est-à-dire de Jérusalem, qui, ayant toujours vécu dans cette capitale et n'ayant jamais vu de fidèles vivre différemment, avaient conservé les idées judaïques et gardaient un grand nombre de ces observances. A la vue de ces fidèles, venus de l'Eglise de Jacques et de Jérusalem, et trop faibles encore dans leurs opinions, Pierre, redoutant qu'ils ne fussent scandalisés et n'abandonnassent la foi, changea de nouveau de tactique, et, cessant de vivre comme les Gentils, revint à sa première condescendance et observa les prescriptions touchant la nourriture. Les Juifs d'Antioche, le voyant agir de la sorte et ignorant la pensée qui l'inspirait, furent entraînés eux aussi et obligés, par égard pour leur maître, à judaïser. C'est là ce que Paul incrimine. Pour vous le rendre plus compréhensible, je vous citerai les paroles mêmes de l'Apôtre : «Lorsque Pierre fut venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible.» Car, avant l'arrivée de quelques fidèles de Jacques, à savoir, de Jérusalem, il mangeait avec les Gentils, avec ceux d'Antioche. Mais après l'arrivée de quelques fidèles de Jérusalem instruits dans la loi, Pierre se cacha et se sépara d'eux, craignant ceux de la circoncision. Lesquels ? Ceux qui étaient venus de Jérusalem. «Et les autres Juifs étaient entraînés avec lui.» Lesquels ? Ceux qui avant l'arrivée des Juifs de Jérusalem, vivaient à Antioche en dehors de toute observance légale. Il A ce point que Barnabé fut entraîné à cette même dissimulation.» Voilà ce qui motive l'incrimination en question.



15. Si vous le voulez bien, je vous exposerai d'abord les explications que d'autres ont imaginées; mais j'essaierai de vous soumettre la mienne, vous laissant libres de choisir entre ces opinions diverses. Comment donc a-t-on résolu ces difficultés ? Le Pierre dont on parle, disent les uns, n'est point le prince des Apôtres, celui à qui le Christ confia ses brebis, mais un autre personnage vil et obscur et perdu dans la foule. Et où en est la preuve ? En ce que Paul, après avoir observé que les autres Juifs étaient entraînés avec lui, ajoute, disent-ils : «A ce point que Barnabé fut entraîné dans cette même dissimulation.» Cette expression, «à ce point que Barnabé,» indique que ce fait était bien plus étonnant que la conduite de Pierre. L'Apôtre établit la supériorité de Barnabé en disant : Non seulement Pierre, mais encore Barnabé. Or, Barnabé n'était point supérieur à Pierre, prince des apôtres. Cette explication est inacceptable. Ce n'est pas la supériorité de Barnabé qui inspire à Paul une plus grande surprise. Quelle en est donc la cause ? C'est que Pierre avait été chargé de l'apostolat de la circoncision, tandis que Barnabé prêchait avec Paul aux Gentils, et l'accompagnait en tout lieu; ce qui faisait dire quelque part à ce dernier : «Est-ce que moi seul et Barnabé n'avons pas le pouvoir d'agir ?» Et encore : «Je montai à Jérusalem avec Barnabé.» (I Cor 9,6; Gal 2,1) Partout enfin, vous voyez ce dernier enseignant avec Paul. Ce n'est pas à cause de sa supériorité sur Pierre que Paul s'étonne de ce qu'il ait été entraîné; mais de ce qu'il l'ait été, quoiqu'il prêchât toujours avec lui, qu'il n'eût aucun rapport avec les Juifs, et qu'il enseignât les Gentils. Au reste, que ce passage s'applique à Pierre, cela résulte de tout ce qui précède et de tout ce qui suit. En disant : «Je lui résistai en face,» et en faisant ressortir cette action, il montre tout simplement qu'il n'a pas été arrêté par la dignité du personnage; s'il eût été question d'un autre, dans ces mots : *je lui résistai en face*, il eût attaché à ce fait peu d'importance. En outre, si c'eût été un autre Pierre, son changement n'eût pas eu l'influence d'entraîner le reste des Juifs. Sans employer les exhortations et les conseils, il ne fit que se retirer et se séparer; il n'en fallut pas davantage pour entraîner tous les disciples, à cause de sa dignité personnelle.

16. Qu'il s'agisse donc de Pierre, nous venons de l'établir, si vous le permettez, nous vous exposerons une autre solution. Quelle est-elle ? C'est que Paul, dit-on, aurait eu raison d'adresser des reproches à Pierre, parce que sa condescendance dépassait la mesure. Pour la même raison qui le portait dans Jérusalem, à l'indulgence envers les Juifs, il aurait fallu qu'arrivé à Antioche, il eût eu égard, non plus aux Juifs, mais aux Gentils. De même qu'au milieu des Juifs, Paul était contraint de judaïser, ainsi là où les Gentils étaient en plus grand nombre, et où les coutumes de la ville n'imposaient pas cette condescendance comme une nécessité, il n'était pas convenable, pour un petit nombre de Juifs, de scandaliser tant de Gentils. Ce n'est pas là une solution; c'est plutôt un développement de la question. Comme je le disais au commencement, ce que nous nous proposons, ce n'est pas de montrer que les reproches de Paul étaient fondés, car le problème resterait tout entier, Pierre paraissant ainsi répréhensible dans sa conduite; ce que nous cherchons, c'est de les justifier l'un et l'autre. Comment y réussissons-nous ? En apprenant dans quel but l'un a blâmé, et l'autre a souffert le blâme, et en découvrant leur dessein. Quel était donc ce dessein ? Pierre désirait vivement affranchir des observances légales les fidèles qui étaient venus de Jérusalem, et de la part de Jacques. Or, s'il eût introduit lui-même cette opinion, et qu'il se fût présenté en disant : Cessez de pratiquer les coutumes judaïques, il se fût en quelque sorte contredit lui-même, il eût contredit aussi sa conduite jusqu'à ce jour; de là scandale pour ses disciples. De même, si Paul leur eût tenu ce langage, ils ne l'eussent ni accepté, ni même écouté. Le haïssant précédemment et l'ayant en aversion, à cause de ses sentiments sur ce point, à plus forte raison s'ils l'eussent entendu les exhorter dans ce sens, l'eussent-ils abandonné. Qu'arrive-t-il donc ? Aucun des deux n'adresse de reproche aux Juifs de l'Eglise de Jacques; c'est Pierre qui est réprimandé par Paul, afin que, réprimandé par cet Apôtre, il puisse à son tour réprimander à bon droit ses disciples; en sorte que si Pierre est réprimandé, ses disciples sont corrigés. C'est là ce qui se présente dans les affaires séculières : lorsque quelques citoyens doivent une partie des impôts, les officiers chargés de les demander, rougissant et ayant honte de les réclamer avec rudesse, afin d'avoir l'occasion et le droit de le faire, s'entendent avec leurs camarades pour être dépouillés par eux, outragés et abreuvés d'injures sous les yeux de ces citoyens, de façon à ce qu'ils ne paraissent point insister de leur propre volonté et de leur propre mouvement, mais par suite de la violence qu'on leur impose : les mauvais traitements des uns excusent les autres auprès des contribuables.

17. Ainsi en a-t-il été de Paul et de Pierre : les Juifs avaient encore à faire quelque chose. Quoi donc ? Renoncer entièrement au judaïsme. Pierre se proposait de leur demander sans ménagement et d'exiger d'eux la foi dans sa pureté. Afin d'avoir une meilleure raison et un meilleur sujet de le faire, il obtient que Paul le blâme énergiquement et le reprenne, afin

que cette réprimande concertée lui fournit une juste occasion et un motif légitime de parler aux Juifs avec énergie. C'est pour cela que Paul dit en commençant : «Je lui résistai en face,» et peu après : «J'ai dit à Pierre devant tous.» S'il eût voulu corriger l'Apôtre, il eût fait cela en particulier. Mais tel n'était point son dessein; car il connaissait l'intention qui dirigeait Pierre en tout ceci, lequel se proposait de faire marcher droit ceux qui depuis longtemps ne le faisaient plus. Voilà pourquoi Paul le réprimande à la face de tous. Et Pierre le supporte, et il se tait, et il ne répond rien. Connaissant le but qui inspirait à Paul ce langage, Pierre, par son silence, mène tout à bonne fin. En effet, son silence était pour les Juifs une recommandation de ne plus être attachés aux observances légales. Le maître ne se serait point tu, disaient-ils, s'il ne se fût rendu le témoignage d'avoir été repris par Paul avec raison. – Cependant, si tel est votre sentiment, écoutons cette réprimande : «Je dis à Pierre devant tous : Si vous, qui êtes Juif, vous vivez comme les Gentils ...» Remarquez sa prudence; il ne lui dit pas : Vous agissez mal en vivant judaïquement. Il lui reproche son premier genre de vie, afin que la leçon et le conseil semblent émaner, non du sentiment de Paul, mais du jugement que Pierre avait déjà porté. Supposez qu'il eût dit : Vous agissez mal en observant la loi, il eût été blâmé des disciples de Pierre. Ceux-ci, comprenant au contraire que cette leçon et cette réprimande ne provenaient point du sentiment de Paul, et que Pierre lui-même vivait de la sorte, et que ce sentiment était profondément gravé dans son âme, ils durent bon gré mal gré garder le silence. Voilà pourquoi Pierre ne propose pas ce sentiment et souffre qu'un autre, Paul, veuille dire, le reprenne; et il garde le silence, afin que cette doctrine soit plus aisément acceptée.

18. Ce n'est pas ici seulement que vous pourrez voir la prudence de Paul, mais encore dans les choses qui suivent. Il ne dit pas : «Si vous, qui êtes Juifs, viviez comme les Gentils, et non comme les Juifs;» mais bien : «Vivez;» vous qui avez encore ce même sentiment. Une chose bien plus habile, c'est ce qui vient ensuite. Après ces mots : «Si vous vivez comme les Gentils, tout Juif que vous êtes;» il n'ajoute pas : «Pourquoi obligez-vous les Juifs à judaïser;» mais : «Pourquoi obligez-vous les Gentils à judaïser;» de telle sorte qu'en paraissant revendiquer les intérêts de ses propres disciples, et ne s'occuper en apparence que des Gentils, il persuade aux Juifs de renoncer à leurs antiques coutumes. Que ces reproches soient simulés, le texte lui-même le prouve. Il avait dit plus haut : «Les autres Juifs étaient entraînés avec lui;» il dit ici : «Pourquoi obligez-vous les Gentils à judaïser ?» Pourtant ceux qui avaient été entraînés, n'étaient point des Gentils, mais des Juifs. S'il se fût exprimé de la sorte, son langage eût paru outrepassant et inconvenant dans sa bouche; car il était docteur des Gentils. Maintenant, tout en ayant l'air d'agir par sollicitude pour ses disciples, il donne à sa réprimande un grand caractère de franchise et de liberté. Pour bien comprendre que ceci n'était point une réprimande à l'adresse de Pierre, mais sous cette apparence une admonestation et une leçon à l'adresse des Juifs, écoutez ce qui suit : «Nous sommes Juifs de naissance et non des pécheurs issus de Gentils.» (Gal 2,15) C'est là déjà le langage d'un docteur; Pierre n'est plus le sujet du discours dont la portée devient générale. Si Paul eût pris, dès le commencement, ce ton doctoral, les Juifs ne l'eussent pas supporté. Après avoir commencé par une réprimande et une réprimande en apparence juste et dirigée contre Pierre, accusé d'entraîner les Gentils aux observances légales, il prend ensuite ouvertement le ton de l'exhortation, auquel il paraît entraîné par l'enchaînement des idées. Comme quelqu'un, en entendant ces mots : «Vous obligez les Gentils à judaïser,» aurait pu penser qu'aux Gentils seuls il était défendu de judaïser et qu'aux Juifs il était permis de le faire, il restreint le discours aux docteurs eux-mêmes. Et pourquoi parler, dit-il, des Gentils ou des Juifs ? parlons de nous qui sommes les docteurs, de nous qui sommes les apôtres. Et il ne se borne, pas à dire, pour justifier sa doctrine, que docteurs et apôtres, mais encore que Juifs issus d'autres Juifs, ils se sont éloignés irrévocablement de la loi. Quelle excuse sera la nôtre, si nous entraînions les autres ? Voyez-vous comment il en arrive à la dérobée jusqu'aux Juifs et expose une doctrine complète ? Après avoir dit : «Nous sommes, nous autres, Juifs par la naissance, et non des pécheurs issus de Gentils;» il donne la raison exacte pour laquelle ils avaient renoncé au judaïsme : «Sachant que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus Christ, nous avons cru, nous aussi, au Christ Jésus, afin d'être justifiés par la foi du Christ, et non par les œuvres de la loi, l'homme n'étant pas justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus Christ.» (Gal 2,16)

19. Voyez-vous comme il revient souvent sur la faiblesse de la loi et sur la justice de la foi ? Ces mots, il ne cesse de les répéter; ce qui n'est pas le ton du blâme, mais de l'enseignement et du conseil. Comme je le disais tout-à-l'heure, s'il eût dirigé ce discours contre les Juifs, il eût tout compromis et tout perdu; car les Juifs n'auraient point supporté sa doctrine. En dirigeant son discours contre Pierre, les Juifs en recueillaient à leur insu les fruits,

Pierre acceptant ce blâme en silence, son dessein était révélé par son compagnon d'apostolat, sinon par lui-même, et sa précédente conduite était publiquement citée. Ensuite, pour qu'ils ne disent point en eux-mêmes : Et si Pierre et Paul ont mal agi ? – il expose les justes et inévitables raisons qui nous éloignent des observances judaïques; à savoir que la loi est incapable de justifier, et que la foi seule peut le faire. Ici il commence par s'exprimer sur le ton de la douceur; mais peu après il prend un ton plus énergique et plus ardent. «Si, cherchant à être justifiés par le Christ, il se trouvait que nous fussions nous-mêmes des pécheurs, est-ce que Jésus Christ serait ministre du péché ?» (Gal 2,17) Voici le sens de ce passage : La foi justifie et nous ordonne de renoncer aux coutumes judaïques, parce qu'elles ont cessé d'exister. Si la loi est encore obligatoire et en vigueur, si l'on est prévaricateur pour l'avoir abandonnée, le Christ qui nous a ordonné de le faire sera donc prévaricateur, puisqu'il est la cause de notre prévarication, et que loin de nous avoir délivrés du péché, il nous a précipités dans le péché. Si nous avons abandonné la loi à cause de la foi, et si cet abandon de la loi est un crime, la foi pour laquelle nous l'avons commis est pour nous une cause de péché. Après avoir poussé le raisonnement jusqu'à l'absurde et rendu inutile toute réfutation, si bien qu'il lui suffit de répondre : «A Dieu ne plaise,» l'absurdité étant évidente par elle-même, il poursuit : «Si je rétablis de nouveau ce que j'ai détruit une fois, je me rends moi-même prévaricateur.» (Gal 2,18.) Il raisonne en sens contraire et montre qu'il devient prévaricateur, non pour abandonner la loi, mais pour ne pas y renoncer, et, dans sa propre personne, il désigne Pierre de nouveau. Car, pourquoi Pierre aurait-il violé la loi sur la nourriture, en embrassant le genre de vie des Gentils ? En revenant de nouveau vers les Juifs et vivant avec eux, il rétablirait précisément ce qu'il avait renversé.

20. Partout il s'attache à condamner Pierre et à lui mettre sous les yeux son premier genre de vie, afin que les Juifs paraissent recevoir cette leçon, non pas de la langue de Paul, mais de celle de Pierre lui-même, dont les faits ont montré le sentiment. De là ces mots : «Parce qu'il craignait ceux de la circoncision, parce qu'il était répréhensible, parce qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'Evangile.» Ce n'est pas qu'il en fût ainsi; tant s'en faut, nous l'avons abondamment démontré. Mais, de même que Paul prenait le ton du blâme et que Pierre l'écoutait en silence, pour ne point renverser le dessein de Paul, et qu'il acceptait sa réprimande, comme s'il eût mal agi, afin d'avoir en cela une excuse auprès de ses disciples; ainsi l'Apôtre écrit ces choses aux Galates dans le même but qui lui inspirait les reproches adressés à Pierre. Si ces reproches et le silence de Pierre avaient été autrefois utiles aux Juifs, à plus forte raison était-il bon de raconter ces faits aux Galates qui avaient été séduits. Les habitants d'Antioche, à la vue de Pierre vivement blâmé et gardant le silence, avaient été redressés par cette accusation et ce silence de leur maître; maintenant aussi, les Galates, dont les idées sur les observances judaïques sont peu saines, entendant Paul raconter de Pierre ces mêmes choses, à savoir qu'il était répréhensible, qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'Evangile, qu'il avait subi ce reproche en silence, recevront de cette accusation les plus grands avantages, de manière à se détacher complètement des observances judaïques, C'est pour cela que Paul blâma autrefois Pierre, et que maintenant il rappelle les reproches qu'il lui adressa. Et Pierre ne mérite pas d'autre part une moindre admiration pour s'être soumis à tout ce qu'on lui disait. C'est lui qui a tout mené à bonne fin en souffrant d'être incriminé, et en gardant le silence. Tout cela fut le fruit de son dessein.

Nous aussi, nous avons vengé les deux apôtres de toute accusation, et montré qu'ils méritent toute sorte de louanges pour n'avoir pas hésité à dire et à entendre toutes ces choses pour le salut de leurs frères, A nous désormais de prier le Dieu de Pierre et de Paul, qui les a unis l'un à l'autre par les liens d'une parfaite harmonie, de resserrer plus fortement entre nous les liens de la charité; afin que, conservant les uns avec les autres cette harmonie selon Dieu, nous puissions mériter un jour de contempler ces saints et de nous retrouver dans leurs tabernacles éternels, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par lequel et avec lequel gloire, puissance et adoration soient au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.